Une certaine raison de vivre

DU MÊME AUTEUR

Comme si c'était moi, Seuil, 2004 ; Points, 2015.

Petit Lexique amoureux du théâtre, Stock, 2009.

Mémé, L'Iconoclaste, 2014 ; J'ai lu, 2017.

Cher François. Lettres ouvertes à toi, Président, Flammarion, 2015.

Thank you, Shakespeare !, Flammarion, 2016.

Nous qui sommes devenus le mauvais temps, Le Cherche Midi, 2018.

Jacques à la guerre, Plon, 2018. J'ai lu, 2019.

Philippe Torreton

Une certaine raison de vivre

Roman

Robert Laffont

© Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2021
ISBN 978-2-221-25479-0
Dépôt légal : août 2021
Éditions Robert Laffont – 92, avenue de France, 75013 Paris

À Elsa

« On a pu te dire qu'il fallait réussir dans la vie.

Moi, je te dis qu'il faut vivre, c'est la plus grande réussite au monde. »

Jean Giono[1]

1. *Les Vraies Richesses*, © Éditions Grasset & Fasquelles, 1937.

1947

1.

Après avoir actionné plusieurs fois le heurtoir de l'imposante porte en bois, Jean, arrivé enfin à destination, s'abandonna à un énorme bâillement qui mobilisa tout son corps. Fatigué, il avait quitté Paris la veille dans l'après-midi, alerté par une lettre reçue le matin même. Il avait malgré tout pris le temps de téléphoner au théâtre afin de dicter un mot à l'attention des comédiens, où il regrettait de ne pouvoir assister à leur « deuxième », disant qu'il reviendrait d'ici deux jours, avait totalement confiance en eux mais précisait que le succès de la veille ne devait autoriser aucun relâchement, demandait aussi de ne pas s'inquiéter et de ne pas hésiter à confier Rachel à sa mère si sa présence dans les coulisses devenait bruyante.

Jean se sentit poisseux et perclus par cette nuit passée dans le train suivie d'une pleine matinée en car depuis Avignon *via* un chapelet de villes et de villages qu'il connaissait par cœur, le tout avant d'arriver, nauséeux, sur les hauteurs de Banon. Après avoir donné un coup de main au chauffeur pour descendre les bagages depuis le toit, il prit le

temps de tousser une cigarette en regardant quelques femmes grises récupérer leurs panières posées au sol et de fixer un petit groupe d'affaneurs charger leurs épaules de sacs dont les toiles hérissées de pointes laissaient deviner les outils lourds et coupants qu'ils contenaient. Une fois le mégot aplati sous la semelle, il lui faudrait encore remonter quelques centaines de mètres pour se tenir devant la porte en chêne de l'hospice.

Le bâillement fit pleurer ses yeux. Il les essuya rapidement du dos de la main avant que la porte ne s'ouvrît, il n'éprouvait pas de chagrin et ne voulait pas que l'on pût penser qu'il en eût. La journée s'annonçait lourde de soleil mais l'air, refroidi par les arbres qui coiffaient entièrement les cimes alentour, tempérait délicieusement sa force et donnait à l'ombre de l'hospice un supplément de fraîcheur déjà précieux en cette fin de matinée.

Un bruit de galoches martelant la terre cuite d'un couloir annonça que la porte ne tarderait pas à s'ouvrir. Au tintement lourd de la ferronnerie, Jean se redressa pour se donner un peu d'allure. Une femme épaisse se présenta devant lui et s'empara aussitôt de la lettre qu'il venait de lui tendre en même temps que leurs *bonjour* se chevauchaient. Elle l'engagea à la suivre.

Jean marchait derrière la femme aux jambes fatiguées. Par les portes entrouvertes apparaissaient de vieilles faces silencieuses coincées dans les retranchements de la vie en fin de course. Une odeur

d'abandon humain flottait partout et lui serrait la gorge.

— *Asseyez-vous là, je vais prévenir monsieur le Directeur.*

Jean posa son sac sur la chaise en paille pointée du menton par la grosse dame. Il préféra rester debout, songea qu'il aurait pu laisser ce sac à l'hôtel et se ravisa en prenant conscience qu'il serait certainement amené à récupérer quelques affaires.

De temps en temps, une longue plainte venait rompre le silence pesant de l'hospice et ajoutait une touche de désolation à la scène. L'endroit était propre et bien tenu mais la fin de vie s'arrange toujours pour désespérer sa tanière.

— *Vous pouvez me suivre.*

Jean reprit son sac et pénétra dans le bureau, en frôlant la forte femme restée dans l'encadrement de la porte. Il fut accueilli par un petit homme rapide et boudiné dans un costume trois pièces dont le gilet, tendu comme un ballon de caoutchouc, se barrait d'une chaînette en argent coincée par les plis du tissu comme du barbelé sur un tronc d'arbre. Il pria *Marie-Thérèse* de se retirer, ce qu'elle fit très lentement sans quitter des yeux le visiteur. Juste avant de refermer la porte du bureau, sa tête réapparut pour prévenir qu'elle reviendrait avec *ses affaires*.

— *Amédée Panisson, directeur de l'hospice. C'est moi qui vous ai écrit, monsieur Fournier.*

Jean serra la main qui attendait déjà. Invité à s'asseoir, il avait à peine amorcé un mouvement que

monsieur Panisson avait rejoint son fauteuil. La vivacité du petit homme jurait étrangement avec l'endroit aussi compassé que figé.

— *Vous êtes de la famille ?*

— *Non.*

— *Un ami ?*

— *Je ne sais pas.*

— *Votre nom est le seul que nous ayons retrouvé dans ses affaires, grâce à ce livre. Alors je me suis permis de… Vous le connaissiez depuis longtemps ?*

— *Une quarantaine d'années.*

— *Et vous n'étiez pas amis ?*

— *Je n'ai pas dit ça. J'ai dit que je ne savais pas si j'étais son ami. On se connaissait.*

— *En quarante ans, ce serait dommage !*

Monsieur Panisson comprit qu'il serait plus sage de mettre un bémol à son entrain, mais les occasions de babiller n'étaient pas fréquentes et cet étranger débarquant du diable Vauvert représentait une telle source inespérée de parlottes que…

— *Et vous ? … Vous le connaissiez ?*

Il n'y avait pas seulement de la politesse dans la question de Jean, il espérait réellement apprendre quelque chose.

— *Pas le moins du monde. Son état civil indique qu'il a été marié, qu'il a eu un enfant, un fils. Son épouse et cet enfant sont morts, assez vite emportés par la maladie une dizaine d'années avant la Grande Guerre… Lorsqu'il est arrivé ici, il ne parlait plus ou simplement pour proférer des choses délirantes. Impossible de communiquer. Il cachait des poignées de*

glands et de faines sous ses oreillers et hurlait quand Marie-Thérèse les jetait. Il était berger, c'est ça ?

— C'est ça…

À travers la seule fenêtre de la pièce, Jean apercevait des hauteurs boisées. Il sentait bien que le brave homme assis derrière son bureau espérait un peu de conversation, de celles qui font avancer les aiguilles des montres à gousset – après tout, n'avait-il pas œuvré pour le retrouver, sans obligation d'aucune sorte ? Il aurait pu se contenter de remiser la vie du berger dans l'oubli, aurait fait son travail et personne n'aurait trouvé à redire. Mais un hasard quelconque avait placé le livre sur sa route et sa curiosité avait fait le reste. Après avoir tourné quelques pages, il avait dû juger qu'il y avait là une piste à explorer, qu'une personne quelque part lui serait peut-être reconnaissante d'avoir pris cette peine. Un recueil de poésie, imprimé chez un artisan, publié à compte d'auteur, une dédicace amoureuse à l'encre bleue signée Alice et ce nom, « Jean Fournier », poète inconnu, le tout conservé dans le bric-à-brac d'un berger sénile… avaient de quoi intriguer, c'est vrai. Mais Jean ne savait que dire et s'en voulait un peu. Ses yeux s'oubliaient et peut-être que si monsieur Panisson avait eu l'idée de lier son regard au sien dans le silence le plus absolu, absorbés tous deux par les arbres qui dominaient la ville, si, après un long moment, les premiers mots prononcés par ce petit homme avaient concerné cette forêt, alors et seulement alors, Jean aurait pu commencer son récit. Mais Amédée Panisson le

fixait désespérément, intrigué par sa personne et uniquement par elle.

— *Je vais voir où en est Marie-Thérèse, je reviens.*

Le petit homme avait déjà la clenche dans la main lorsque les yeux de Jean se détachèrent de la fenêtre. Il se retrouva seul et prit le livre, qui pesait à peine sur la pile de feuilles administratives où le directeur l'avait laissé choir. C'était un tout petit fascicule, conçu comme une boîte pour y contenir un outil aux formes singulières, un opuscule étroit et mince comme l'écriture qu'il contenait, pensée qui le fit sourire. Trois personnes seulement l'avaient tenu en main, et l'une d'elles venait de quitter ce monde.

— *Voilà, pardon c'était un peu long… Il n'y a pas grand-chose, tenez…*

Le directeur encore essoufflé sortit d'une caisse en bois un peu de linge, des boîtes en fer vides, quelques papiers, un couteau usé par la main et un petit sac en cuir desséché.

Marie-Thérèse, légèrement en retrait, ne savait visiblement que faire d'une longue tige en fer qu'elle tenait à deux mains. À la vue du sac, Jean s'approcha du bureau. Il négligea la caisse, qui devait peser bien plus lourd que les objets qu'elle contenait, et prit la petite poche dans ses mains comme une relique précieuse.

— *Qu'est-ce que c'est ?*

Un sac, répondit Jean, conscient de ne pas donner assez de nourriture à la curiosité de Panisson.

— *Il y avait ça aussi… Et ça pèse son poids.*

Marie-Thérèse avait décidé d'en finir avec son fardeau, d'autres tâches devaient l'attendre. Le directeur s'empressa, avec un sourire qui se voulait complice, de lui rétorquer que ça n'intéresserait certainement pas monsieur Fournier. Mais Jean tendit le bras vers la barre de fer.

— *Je peux les garder ?*

— *Vous pouvez tout garder ! Personne ne viendra nous les réclamer, vous savez.*

— *Non, seulement le sac et la barre de fer.*

Panisson ne parvenait décidément pas à raccrocher le peloton, il restait distancé, à la marge des préoccupations du visiteur. Ne sachant que faire, il choisit de plonger dans quelques dossiers pour retrouver une contenance et surtout brider cette curiosité qui le faisait lancer des points d'interrogation remontant systématiquement bredouilles.

— *Vous allez me signer quelques papiers. La paperasse, toujours la paperasse… hein ?*

Jean se tourna vers la voix, les yeux manquants, et prit le porte-plume qui s'agitait dans la main de Panisson. Toujours plongé dans ses pensées, il émargea les documents aux emplacements indiqués. Dans le silence qui suivit, il rassembla les affaires tandis que le directeur tapotait les feuilles fraîchement paraphées pour les ajuster méticuleusement entre elles et les ranger dans un tiroir récalcitrant.

— *Où se trouve sa tombe ?*

La question figea Amédée Panisson. Il l'avait prévue mais ne s'attendait pas à la voir surgir au

débotté, qui plus est à l'instant du départ. Marie-Thérèse vint à son secours en précisant qu'une tombe, c'était beaucoup dire parce qu'il reposait dans le carré des indigents au cimetière communal.

— *Merci pour vos recherches et votre patience.*

Monsieur Panisson était déjà debout à côté de Marie-Thérèse. Sa main, tendue trop tôt, attendait son alter ego parisienne qui, comme à l'aller, tardait à venir. Une fois les pognes serrées, trop heureux de l'absence de réaction faisant suite à cette révélation, le petit homme se fendit d'un sourire modeste en réponse aux remerciements de Jean.

— *Vous ne prenez pas son couteau ?*

Jean se tourna vers Marie-Thérèse qui tenait l'objet. Elle ajouta un *quand même* qui le décida à s'en saisir.

— *Ah oui… Merci beaucoup.*

Parmi les pauvres objets réunis dans la caisse, ce couteau faisait figure de trésor. Le laisser aurait de toute évidence causé un grand trouble chez cette dame pratique. De sa poche, elle tira aussi quelques glands.

— *Tenez ! Qu'est-ce qu'il a pu m'escagasser avec ça, j'en retrouve encore partout.*

Jean prit les glands desséchés et les regarda intensément. Maintenant il voulait partir au plus vite et libérer ses souvenirs, seul, sans questions, sans regards, retirer toutes les branches et laisser le cours d'eau de sa mémoire reprendre son lit.

Il les remercia encore et s'éloigna. Marie-Thérèse insista pour le raccompagner jusqu'à la sortie, et, juste avant de refermer la porte de l'hospice, lui précisa que, pour le cimetière, c'était plus rapide en prenant directement sur sa droite. La grosse dame avait lu dans ses pensées.

*

La grille du cimetière était heureusement ouverte, Jean ayant les deux mains prises, son vieux sac de randonnée d'un côté, de l'autre, la longue tige en fer. Le cimetière n'étant pas bien grand, il n'eut aucune difficulté à trouver le carré des indigents. Un carré qui n'en était pas un. Un coin de terre meuble, vaguement délimité et parsemé de croix en bois fichées au hasard, certaines tenant encore debout, d'autres tombées d'épuisement et reposant à même la terre. Évidemment, lui revinrent en mémoire les cimetières improvisés à la hâte dans les premiers mois de la Grande Guerre, fosses gavées de corps jusqu'à la gueule, recouvertes de terre et piquées de croix en bois jaune, pour la plupart sans nom. Un sourire de Rachel souffla sur la guerre et sa mauvaise troupe de souvenirs.

Un mince rectangle de chêne neuf cloué à l'horizontale sur un pieu vermoulu attira son attention. C'était lui.

Elzéard Bouffier
13 octobre 1858-11 mai 1947

Bouffier avait cinquante-cinq ans lorsqu'il l'avait rencontré, un an avant la Grande Guerre, c'est du moins ce que donna un rapide calcul. Cinquante-cinq ans, toute une vie déjà, alors que Jean entamait timidement la sienne, que le monde courait vers la catastrophe et qu'il arpentait une dernière fois ses collines désertes avant d'aller retrouver les grisailles d'une armée en branle-bas. Jean avait toujours aimé marcher. Même lors de ses premiers pas dans la capitale, il avait préféré tout faire à pied. Son crâne encore vibrant des vents provençaux s'était refusé aux galeries souterraines du métropolitain et son corps habitué à la solitude s'était montré rétif à la perspective de se compresser dans les tramways aux heures de pointe.

En 1913, Jean venait tout juste de quitter Manosque pour un emploi au Comptoir national d'escompte, rue Bergère. Tout cela s'était réglé précipitamment, car il fallait travailler, abandonner les études et la promesse d'un diplôme. Jean était doué, son professeur de lettres lui promettait une belle carrière dans l'enseignement mais les difficultés financières de ses parents en avaient décidé autrement. Il s'était donc retrouvé un jour dans la cohue d'un hall de gare, seul, l'adresse d'une chambre en poche, et trop de bruits, trop de gens, trop de choses à regarder. Sa logeuse, une parente du premier adjoint de Forcalquier, se trouvait dans le nord de Paris. Au soleil il avait estimé qu'il fallait prendre la ville de biais et tracer en ligne droite. Depuis ce premier jour, il avait donc tout fait à pied, par tous les

temps, des heures et des heures de marche dans la folie urbaine, toujours à l'instinct et aux points cardinaux. Une fois sur zone il affinait son parcours en demandant des précisions à la maréchaussée. Si bien qu'en deux ans de pérégrinations parisiennes, la moitié des effectifs policiers de la capitale l'avait renseigné.

Jean laissa son sac et la tige en fer au pied de la croix du berger et entreprit de sillonner les allées. Il y avait peu de chances, mais ce serait trop bête qu'ils reposent à quelques mètres, séparés. Il ne s'attardait pas sur le granit et le marbre, il recherchait les sépultures abandonnées, les oubliées, les remisées attendant la pelle du fossoyeur. Et ce fut dans un coin sombre qu'il les trouva. Parmi quelques tombes presque invisibles se tenait une croix penchée. Il la releva.

Léopoldine Bouffier née Blandin
1878-1907
Joachim Bouffier
1902-1907

Ils étaient là, invisibles, morts dans la mort. Un sourire.

Jean savait quoi faire pour le remercier, enfin.

*

L'hôtel des Voyageurs était presque vide à en juger par les clefs suspendues au-dessus de la jeune fille. Mal à l'aise derrière son comptoir, elle en remit une à son unique client qui lui réclama, en retour,

quelques feuilles de papier, un crayon et si elle pouvait lui monter de quoi dîner. C'était beaucoup lui demander, des mots sortaient de sa petite bouche sans former de véritables phrases. Elle devait prendre des décisions et, visiblement, on ne l'avait pas habituée à ça.

— *Du papier… pour écrire ?*

— *Oui. Et de quoi manger… N'importe quoi.*

Jean, pressé de regagner sa chambre, s'efforçait de ne rien laisser paraître afin de ne pas affoler la réceptionniste, qui avait commencé ses recherches de papier et crayon. Un embarras supérieur la désaccordait, ses yeux ne regardaient pas ce que ses mains saisissaient. Tâtonnant de la sorte, elle finit par lui dire que la cuisine était fermée. Le silence de Jean lui fit relever la tête.

— *Mais je peux vous trouver un morceau de fromage et du pain si vous voulez ?*

— *Ce sera parfait.*

Ses mains fiérotes remontèrent quelques feuilles vierges et un crayon de bois édenté de dessous le comptoir. Marie-Thérèse avait vu juste avec le couteau.

Jean la remercia. Juste avant de s'engouffrer dans l'escalier ciré, il se retourna et demanda qu'on lui portât également une bouteille de vin et un verre. Un air de grand tracas s'invita derechef sur le visage de la jeune fille.

— *Les bouteilles sont sous clef, mais je peux vous tirer un pichet.*

— *Parfait, merci mademoiselle.*

La chambre, petite, disposait d'une fenêtre étroite qui donnait sur la cour mais, par-dessus les toits des bâtiments, Jean pouvait voir les collines, c'était déjà ça. Il entreprit de déplacer un maigre secrétaire et de le placer sous les vitres pleines de bulles. Il ne voulait pas écrire avant que la jeune fille lui apporte sa collation, elle ne semblait pas du genre curieuse mais il pensa que ce serait plus prudent d'attendre d'être vraiment seul.

Elle ne traîna pas. Elle avait disposé les morceaux de fromage sur un lit de salade oubliée et, pour faire nombre, un bout de lard un peu foncé s'était joint à la préparation. Elle bredouilla quelque chose qui laissait supposer qu'elle ne tarderait pas à se coucher et que s'il avait besoin de quoi que ce soit d'autre, fallait pas traînasser. Jean la rassura, tout était parfait. Un petit sourire satisfait referma la porte.

Les miettes de pain et de fromage jonchaient maintenant le bois clair du secrétaire. L'angle de vision depuis la position assise lui permettait de ne voir qu'une canopée verte. Toutes ces forêts étaient le fait du berger, et ils n'étaient pas nombreux à le savoir, une poignée d'êtres humains. Le ruissellement d'arbres depuis les reliefs les plus reculés était son œuvre. Non, *pas son œuvre*, pensa-t-il, il n'y a pas d'œuvre là-dedans, juste du bon sens et du courage, une ténacité farouche accrochée aux mains quand la tête rechigne et aux muscles de la mâchoire

lorsque les mains et le dos n'en peuvent plus. Jamais la conscience d'une œuvre à faire n'aurait pu accoucher d'un tel chamboulement, l'estime de soi l'aurait stoppé prématurément, songea-t-il. Quelque chose avait animé Elzéard Bouffier et ce quelque chose avait peu de rapport avec la conscience humaine d'un projet à mener à bien. Cet homme simple avait su, sans doute sans le vouloir, caler son rythme sur celui de la nature, et la nature n'a aucune intention, elle pousse, elle tire, craque et souffle, inonde de pluie ou de soleil, sans projet. Toutes les existences qui la composent subissent cette grande mâchoire en une destinée étroitement imbriquée. Cet homme avait su devenir un rouage de cette pétrisseuse, un simple rouage, comme le vent ou la pluie. Comme si la nature avait ajouté une corde à son grand arc en la simple personne d'Elzéard.

Jean n'avait pas encore écrit le moindre mot, mais, attablé à son poste d'observation, les doigts occupés à presser les miettes et à les porter lentement à sa bouche au rythme des pensées qui l'envahissaient, les yeux abandonnés au souvenir, il songeait qu'il pourrait rester comme ça toute la nuit, cette nuit qui étendait maintenant son aile d'ombre sur les hauteurs.

Jean était le seul témoin direct d'un homme exceptionnel. *Exceptionnel*, le mot lui plut. Il le coucha sur le papier.